

LA FIN DE LA CHOUANERIE EN MORBIHAN

LA BATAILLE DE MUZILLAC -

LE DEBARQUEMENT DE FOLEUX

Pierre LECUYER
Avoué honoraire

CHAPITRE I - Le contexte

Il est curieux qu'on ne parle pas davantage dans les livres d'histoire des retombées lointaines du retour de Napoléon après son séjour de l'Ile d'Elbe.

La Bretagne est située bien loin de la Côte d'Azur où débarqua Napoléon. Et avec les modestes moyens de communications de l'époque, les nouvelles arrivaient bien après les faits, mais dès l'annonce du débarquement, les soubresauts furent immédiats.

En effet, lorsque Napoléon est revenu de l'Ile d'Elbe, le 1er mars 1815, il lance dès le 11 avril suivant l'Acte Impérial ordonnant la levée de nouveaux conscrits. Il ne faudra pas s'étonner d'une révolte immédiate chez les jeunes, entraînés de surcroît par les élèves du collège Saint-Yves de Vannes, particulièrement intéressés par cette mesure en raison de leur âge, et qui, s'inspirant de la levée des trois cent mille hommes édictée par la Convention en février 1793, mettent alors le feu dans tout l'Ouest. Cela va être l'étincelle parallèle déclenchant, contre l'Empereur rentré à Paris, ce que l'on appelle désormais la Petite Chouannerie... la Troisième.

En Morbihan, le général Rousseau commande à Vannes sous le commandement du général Bigarré.

Du côté Napoléonien, le général en chef est Rousseau secondé par Bigarré.

Rousseau est sarthois. Il est né près du Mans en 1772 et nommé général de brigade le 21 décembre 1813, il devient commandant du Morbihan le 26 mars 1815, 26 jours après le retour de Napoléon.

Les deux généraux sont prudents et pacifistes. Ils temporisent tous les deux les premières semaines, hésitant à engager à fond les troupes insuffisantes dont ils disposent. Beaucoup sont de nouvelles recrues et les armes et munitions manquent puisqu'il faut les destiner à cette armée de Belgique qui connaîtra son sort le 18 juin à Waterloo. Si bien que les véritables affrontements en Morbihan, après la période de préparation respective des deux camps, ne se produiront que vers la mi-mai 1815, moment où la 13ème division de Rennes avec Bigarré disposera alors de 10 000 hommes.

Les royalistes de leur côté sont aussi démunis. Surpris par le débarquement de l'Ile d'Elbe, il va leur falloir un temps de réaction. Il leur faudra un chef et des munitions. Le chef se révèle immédiatement et est adopté d'emblée. Il s'agit d'un ancien lieutenant de Cadoudal, le généralissime de 1795. Il s'appelle de Sol de Grisolles.

Sa résidence habituelle est le manoir de Tregouet au centre d'un pays alors isolé constitué sur la rive droite de la Vilaine, en aval de Redon par les communes de Béganne, Limerzel et Caden.

Nommé par le Roi, colonel en 1785, il fut avec Cadoudal l'âme de la résistance au Premier Consul.

Je prends pour adjoint Guillaume Gamber, un vieux de la vieille qui a connu les combats d'antan. Il est né à Elven vers 1770 et demeure à Kerfily non loin des tours de Largouet. Guillaume Gamber reprend le plus naturellement du monde le commandement des

Chouans d'Elven et aura lors des combats de Muzillac, une place importante dans la victoire finale. On le dépeint le "capitaine à chapeau plat qui commande en breton et que l'on tutoie familièrement lorsqu'il s'élance en avant un gourdin à la main".

Parmi les nouveaux, il ne faut surtout pas oublier de Sécillon qui prendra le commandement de la légion de la Vilaine et spécialement le chevalier de Margadel qui, de son manoir du Grador près de Vannes, où se trouve l'hôpital militaire actuel, va voir venir à lui grossir les rangs de sa légion vannetaise, les 450 élèves du Collège Saint-Yves qui seront l'honneur et l'exemple de la nouvelle armée.

Fondé en 1579, les jésuites ont assuré la direction de ce collège de 1631 à 1732. A ses plus beaux jours l'établissement a eu jusqu'à 1 200 élèves recrutés dans la France entière parmi la noblesse et la bourgeoisie de robe. Localement et pris en charge par les prêtres vannetais au départ des jésuites, il sert de creuset recruteur au clergé diocésain, et aussi, dans les meilleures traditions religieuses, à la formation des élites rurales du diocèse.

Déjà en 1791, et avant une fermeture temporaire, il a sorti la plupart des futurs chefs chouans, Cadoudal et les autres.

Premier incident

Dès avril 1814, au départ de Napoléon pour l'Ile d'Elbe, le collège Saint-Yves s'est singularisé. Un groupe d'écoliers partis des environs de Lorient, à la rentrée des vacances de Pâques, cheminait de bon matin sur la route de Port-Louis à Merlevenez et chantait à tue-tête : "Vive le Roi, c'est la Restauration". Le groupe a regagné Vannes où à la cathédrale, va être chanté le "Domine salvum fac Regem" et c'est le collège tout entier qui entonnera l'antienne en chœur.

Il y a, au collège, un professeur vu de mauvais oeil à cause des services qu'on l'accusait d'avoir rendu à la cause républicaine. Les sciences mathématiques qu'il était chargé d'enseigner n'avaient pour la plupart des élèves aucune sorte d'attrait ni d'utilité appréciable ; sa classe se trouvait à peu près déserte et il se vengeait des dédains de ses élèves par des sarcasmes.

Vint le 1er mars 1815, jour du débarquement de l'Ile d'Elbe. Le professeur ne se contenait plus. Il allait affichant partout son mépris et quand des groupes d'écoliers se trouvaient sur son passage, il se posait en vainqueur insolent devant des ennemis qu'il disait à jamais vaincus. Un beau jour, il osa traverser la cour en étalant une énorme cocarde tricolore à son chapeau. La patience des élèves ne tint pas contre une telle provocation ; le professeur fut accablé de huées et d'apostrophes injurieuses. En vain se retourna-t-il deux fois montrant emphatiquement sa palme universitaire, emblème de sa dignité méconnue. Les élèves se ruèrent sur lui et firent rouler son couvre-chef et sa belle cocarde dans la poussière.

Autre avertissement, qui est plus qu'un vulgaire chahut d'ordinaires potaches : un élève, Jean-Louis Le Quellec, est premier en composition et suivant les règles de l'époque va recevoir la distinction de sa valeur. Il s'agit bien entendu, en mars 1815, d'une croix affublée de l'aigle impérial que reçoit le jeune homme. Celui-ci devant tous ses camarades, arrache la décoration qu'on lui a déferée, et, sortant une vieille croix fleudelysée des compositions des mois précédents, se l'accroche ostensiblement à la poitrine, aux applaudissements de tous ses condisciples.

L'évènement a transpiré hors du collège et les bonapartistes de la ville s'en émeuvent ainsi que les autorités préfectorales contactées. Durant une nuit, une équipe d'ouvriers armée d'une échelle et d'instruments de barbouillage viennent peindre au-dessus de la porte du collège un aigle à dimensions colossales sur tout le panneau supérieur de l'entrée. Le lendemain, les élèves qui demeurent en ville, arrivent à l'appel de la cloche matinale ; les

habitants voisins alertés les observent.

Deuxième incident

Il a plu toute la nuit, et, devant la population éberluée, les élèves au nombre de 400 se groupent en un jeu de massacre, aspergent de boue et de pierre l'aigle et le bombardent à qui mieux mieux.

Le général Rousseau croit à un simple enfantillage et envoie dare-dare une expédition mi-civile de 20 ouvriers et mi-militaire pour les protéger, avec pour mission, munis d'éponges et d'eau chaude, de débarbouiller l'aigle impérial.

Vingt soldats demeurent en sentinelles devant la porte, et cependant le lendemain matin, l'aigle débarbouillé portait autour du cou, une bande noire en signe d'étranglements, effectuée cette fois d'une encre indélébile impossible à enlever.

Autre incident : le 20 mars 1815, l'empereur édicte une nouvelle constitution d'Empire où Dieu est pris pour garant de la haine éternelle qu'on doit vouer aux Bourbons. On affiche sur la porte du collège, un exemplaire de la Constitution et deux douaniers sont mis à garder la porte. Les élèves lacèrent l'acte et les morceaux sont répandus à tous les vents.

Troisième incident

Un jeudi, les élèves rentrent de leur promenade à la campagne. Plusieurs d'entre eux ont arboré à leur chapeau des fleurs printanières d'une blancheur parfaite. Des soldats se précipitent et un nommé Le Manac'h fait front en administrant force coups de poing. Il est amené au poste de police et arrêté alors que ses amis se portent en avant, invectivant les policiers. Le Manac'h ne sera libéré que trois jours après, un matin : il est amené par les gendarmes dans la cour du collège, où devant tous les élèves réunis, il est par les autorités, déclaré expulsé du collège et rayé de l'Université.

Cette fois, c'en est trop et les grands élèves de rhétorique et de philosophie qui ont entre vingt et vingt-deux ans, se réunissent. Une véritable conspiration prend naissance : on est décidé, puisque l'on a l'âge d'être soldat, à quitter le collège et à entrer en rébellion. Détail amusant : on n'a pas d'armes ni de munitions. On réussit, par troc de bouteilles de cidre et d'eau-de-vie, à obtenir des cartouches de la part de soldats circonvenus et éivrés à cet effet. Quand à l'apprentissage du maniement des armes, ils ont comme professeur de gymnastique un lieutenant gascon de l'armée impériale qui tous les matins vient au collège, précisément trompé par les élèves et qui, naïvement, les croyant de bonne graine pour la troupe à laquelle il appartient, leur apprend avec des bâtons à faire l'exercice et le maniement du fusil.

Mais ce qu'il y a d'étonnant chez ces jeunes, c'est qu'avant de partir, ils décident de prêter le serment solennel qu'ils iront ensemble jusqu'à la mort et sans espoir de recul. On est aujourd'hui stupéfait de tant de foi, quand on sait de façon irréfutable que le 20 mai, ils se réunissent tous, jusqu'à ceux qui n'ont que 16 ans à peine, dans un local situé en face de la Préfecture de Vannes et jurent tous, l'un après l'autre, défilant devant l'Evangile : "de ne jamais pactiser avec l'usurpateur et de mourir s'il le fallait plutôt que d'abandonner un seul de leurs camarades".

Tout naturellement, les élèves sont maintenant décidés à regagner le gros de l'armée de Grisolles, et, dans la journée du 23 mai, ils quittent tous, par petits groupes, le collège, en donnant le change aux habitants de Vannes, prétextant qu'ils vont tous en promenade puisqu'ils portent tous un livre sous le bras. Ils se rendront au château de Pont-Sall où les attendent le soir un feu de camp et la légion de Margadel, et doivent dès le lendemain matin

gagner Brec'h au nord d'Auray, où de Sol a donné rendez-vous à toutes ses divisions.

Cette armée aura de 12 000 à 16 000 hommes au gré des circonstances avec beaucoup plus de bonne volonté que de moyens. Ses éléments avaient une valeur combative bien diverse et variable : foule mélangée où le courage expérimenté et l'endurance physique des vieux Chouans coudoyait avec l'individualisme craintif et sournois des réfractaires ou même la brutalité sauvage et pillarde de certains brigands qui s'y étaient joints. L'insuffisance d'armement et l'indiscipline, en dépit de l'enthousiasme des jeunes recrues, paralysait l'action de l'armée royaliste dont les effectifs sont au début trois fois plus nombreux que ceux de l'armée impériale.

Quant aux armements et aux équipements, les soldats se présenteront, jusqu'au débarquement de Foleu du 10 juin, en des malheureux hommes en sabots dont quelques uns seulement avaient des fusils archaïques ou des pistolets anglais sortis des cachettes ; la grande masse comme en Vendée portait des "**penn bas**", des faux emmanchées droit ou des fourches. Les privilégiés étaient alors ceux qui avaient réussi à désarmer les douaniers de la côte depuis Etel jusqu'à la Trinité, ou les gendarmes comme à Auray, Bignan ou Elven. Les vieilles armes avaient été en effet déposées aux autorités en place, dès la paix de Hoche en 1796 et celle de Brune en 1801.

Et malgré cela, ils firent confiance à de Sol dont les chefs de légion lui conseillèrent la tactique facile à comprendre désormais. Contrairement aux Chouans de 1795 qui ne tinrent pas Quiberon ou les bords de la mer, se contentant d'expéditions internes meurtrières et souvent infructueuses, il fallait maintenant, avant tout, tenir la côte pour avoir des points de débarquements pour les fournitures d'armes et de munitions en provenance d'Angleterre et il n'y a pas lieu d'être étonné de voir que désormais la presque totalité des combats se dérouleront dans la partie sud du Morbihan sur une ligne parallèle à la mer depuis l'embouchure du Blavet jusqu'à celle de la Vilaine.

On comprend alors mieux cet ordre que le 22 mai va donner de Sol d'une concentration immédiate de ses divisions, en vue d'un point de départ de tous les combats, dans les landes de Brec'h au nord d'Auray, point central du Morbihan Sud. Les écoliers de Vannes, formant maintenant une compagnie de 450 hommes, sont très intéressés par ce premier contact avec les "grands" qu'ils découvrent soudain.

Durant la concentration de ses troupes, de Sol a observé les mouvements de l'ennemi. Il sait que les fédérés de Lorient, ayant à leur tête l'avocat Josse, se sont portés sur Vannes pour soutenir les soldats de Rousseau, et tous doivent revenir ensemble vers Sainte-Anne d'Auray pour récupérer les troupes qui descendant de Pontivy par Locminé et Baud vont former le gros de l'armée impériale.

De Sol décide d'empêcher cette jonction et ce sera pour lui sa première victoire. Dans la nuit du 25 au 26 mai, il donne ordre à ses soldats de se porter vers Sainte-Anne et d'y surprendre l'ennemi.

La disposition des troupes sera simple : à la sortie de la bourgade, à l'est, se trouve l'intersection des deux routes de Vannes et de Locminé. De Sol place Rohu et Gamber avec leurs hommes en avant sur la route de Vannes, et Joseph Cadoudal avec les siens sur la route de Locminé. Chaque soldat dispose de 20 cartouches seulement. Le Thieis et les collégiens de Vannes restent en réserve dans le village, et l'on attend. Les Impériaux arrivent, ne se doutant de rien, et sont accueillis par une vive fusillade des Chouans, qui sème la panique chez l'adversaire. Rohu en profite pour effectuer un mouvement tournant qui prend les troupes impériales à revers, contenues de surplus qu'elles sont par la division de Joseph Cadoudal à laquelle celle de Le Thieis est venue prêter main-forte : l'affrontement est meurtrier, car les insurgés, avec leurs bâtons et leurs piques foncent sur la troupe impériale complètement désarçonnée par l'attaque de flanc de Rohu et qui risque d'être prise en tenaille par les autres

Chouans et d'être ainsi entièrement faite prisonnière. Les Impériaux n'ont plus que la ressource de faire retraite sur Vannes, où ils sont poursuivis par les hommes de Gamber cette fois jusqu'au-delà de Mériadec, et aux portes de Vannes même. L'avocat Josse est fait prisonnier. Blessé à l'épaule, il s'était arrêté au bord de la route quand survinrent les terribles Rohu et Cadoudal. Josse se crut perdu. Il se rappelait trop bien les exécutions faites à Lorient pendant la Révolution et les affreux propos tenus par les fédérés, la veille à Auray. "J'ai des enfants", implora Josse. Cadoudal et Rohu se laissèrent toucher et lui firent grâce. "Si vous aviez été vainqueurs, s'inquiéta Cadoudal, nous auriez-vous traités de même ?" C'était mon intention, répondit Josse en baissant les yeux, mais je ne peux affirmer que c'eût été en mon pouvoir".

Quoi qu'il en soit, l'armée de de Sol était victorieuse et la nouvelle suscita dans le pays un véritable enthousiasme : les cloches sonnaient et le drapeau blanc apparaissait au sommet de multiples clochers.

De Sol, après ce premier succès de Sainte-Anne, n'a plus qu'à continuer le regroupement continu de toutes les divisions disponibles pour édifier enfin une grande armée uniforme et engager avec elle le combat, comme le dit en 1793 l'Armée catholique de Vendée. Pour cela, il se décide de se porter momentanément vers l'intérieur, d'amalgamer tous les hommes insurgés, les entraîner ensuite vers le bas Morbihan, vers les points de débarquement prévus, et alors, tout le monde doté d'armes et de munitions, prévoir enfin le combat d'avenir.

UN DÉBARQUEMENT EST DÉJÀ ENTREVU SUR LES BORDS DE LA VILAINE EN DESSOUS DE REDON, QU'IL VA FALLOIR PRENDRE D'ABORD POUR MIEUX Y ACCÉDER.

Il décide alors une première incursion vers Ploërmel pour permettre à la division du nord de Porhoet, commandée par Le Mintier, héritier de la légion de Saint-Régent, de venir le rejoindre. Il passe par Serent, le 28 mai, traverse les landes de Lanvaux et le 30 au matin il est aux abords de Ploërmel. Malgré un accrochage avec une bande de 300 fédérés, il s'empare facilement de la ville et notamment de l'entrepôt de tabacs qui s'y trouve. Le 31 mai, il oscille à l'ouest vers Josselin pour rejoindre le groupe de Pontivy qui l'y attend et là, au château, il peut avec des ressources de fortune, fabriquer, avec des poudres de chasse et des plombs de gouttière, des balles et des munitions. A mi-chemin des deux villes se trouvent les landes de Mi-Voie où en 1351 se déroula le fameux combat des Trente et c'est l'occasion pour les écoliers de Saint-Yves d'y faire un feu de camp tout en mimant et reproduisant devant tous, les phases du fameux combat. Josselin est une place forte bien à sa solde et, ses arrières ainsi protégés, de Sol va pouvoir foncer vers la côte pour atteindre ses bases de débarquement.

Les Anglais qui ont entre temps ravitaillé la Vendée et les troupes de Louis de la Rochejaquelein, annoncent en effet leurs intentions de venir à l'aide du Morbihan.

De Sol, alerté, se dirige alors sur Redon, qui, à cheval sur les rivières de la Vilaine et de l'Oust, est une place idéale de soutien aux opérations de mer. Il passe à Malestroit le 2 juin et atteint La Gacilly avec ses 6 000 hommes, tandis que son cousin de Sécillon le rejoint avec 600 hommes supplémentaires.

De Sol se présente devant Redon le 4 juin. C'est jour de la Fête-Dieu et les citadins de cette ville très chrétienne, participent à la procession lorsque deux gendarmes arrivent au galop, annonçant que l'armée de Grisolles se trouve à trois kilomètres de la ville. La population, qui est favorable aux Chouans, rentre calmement chez elle. Mais les Impériaux s'affolent et décident sous l'impulsion du sous-préfet Ropert de résister à tout-crin.

Ils se présentent alors à l'entrée de la longue rue du Faubourg-Notre-Dame face à l'armée de Grisolles. Les Chouans, notamment les légions de Bignan et de Josselin, les

accueillent et s'apprêtent à faire feu sur la troupe de Ropert lorsque Langourla, dernier rejeton d'une ancienne famille noble du pays de Josselin, se détache comme parlementaire : une décharge subite partie des rangs des Bleus l'étend mort entre les deux troupes. Les insurgés se précipitent alors et culbutent les soldats de Ropert jusqu'à la place centrale. Par ailleurs, les légions d'Auray et de Vannes, où figurent les écoliers, exécutant en cela les ordres de de Sol pour cerner la ville, y pénètrent par le sud-ouest, en provenance des rues du Port. Les écoliers plus agiles et dans leur hâte de participer au combat, s'élancent vers le centre de la ville et rejoignent ainsi les autres combattants qui y sont déjà. Débordés, les Impériaux se retranchent vers la tour de l'église, qui à Redon est séparée du reste de l'édifice, et de là se mettent à tirailler sur les Chouans qui s'aventurent à découvrir.

La nuit arrive et le combat cesse tandis que les pourparlers s'engagent. Le lendemain matin, de Sol, craignant d'être cerné par des troupes venant de Nantes et de Vannes, décide de tenter un grand coup. Il fait avancer, tout autour de la tour, des charrettes avec des fagots pour enfumer les soldats de Ropert, mais craignant de manquer de munitions, il décide d'abandonner la ville juste au moment où les impériaux allaient se rendre.

Cette affaire de Redon se termine de façon équivoque : ni vainqueurs, ni vaincus, mais chez de Sol l'idée, avant d'engager le combat décisif et d'attendre le débarquement prévu pour le 11 juin a germé.

En attendant, il veut reprendre la tactique ancienne et s'enfoncer à nouveau dans l'intérieur du pays pour y dérouter les bonapartistes sur ses véritables intentions : le 5 juin, il passe à Peillac, le 6 à Rochefort-en-Terre et le 8 à Questembert.

Il apprend que le marquis de Coislin avec des troupes chouanes venant de la Loire-Inférieure occupe la Roche-Bernard et de Sol, jugeant les circonstances favorables, revient vers Muzillac pour barrer la route aux bonapartistes susceptibles de venir de Vannes, tandis que 1 500 Chouans de ses hommes vont prendre la direction de Foleux en Béganne, sur la Vilaine où va avoir lieu le débarquement, et y participer.

Pour protéger celui-ci, de Sol va alors livrer la grande bataille qui comptera comme la plus mémorable de cette équipée de 1815 : la bataille de Muzillac.

CHAPITRE II - La bataille de Muzillac

Le but du général de Sol est de barrer la route aux troupes du général Rousseau venant de Vannes afin de l'arrêter d'une part et protéger ainsi le débarquement sur la Vilaine qui doit s'effectuer sur son arrière.

La bataille de Muzillac a lieu les 9 et 10 juin. Rousseau qui vient de Vannes avec 1 500 fantassins, de la cavalerie et des canons, arrive le soir du 9 juin devant Muzillac.

Durant la journée du 9, de Sol a disposé ses troupes : pour défendre Muzillac et empêcher l'ennemi de passer, il va utiliser le terrain.

A l'ouest et en avant de la ville, il y a un village, Bourg-Paul, avec au sud un chemin qui, passant par le moulin à vent de Pen-Mur, vient aboutir à l'étang du même nom. De l'étang coule vers l'est un ruisseau, le Saint-Eloi, qui vers Muzillac n'a qu'un point de passage, le pont de Pen-Eclus, juste où passe la route actuelle à quatre voies Nantes-Vannes, en bas de la côte du Hinzal. La solution consiste donc à couvrir cette ligne Bourg-Paul - pont de Pen-Eclus, et empêcher ainsi l'ennemi d'avancer. De Sol dispose alors ses troupes : au pont de Pen-Eclus il place Joseph Cadoudal avec ses marins d'Auray. En avant, sur la chaussée de Pen-Mur, il dispose la légion de Vannes commandée par Margadel et dont les écoliers de Saint-Yves font partie. En arrière de Muzillac, vers Noyal-Muzillac, se tient à toute éventualité le vieux Gamber et son terrible bataillon d'Elven.

Rousseau arrive par le sud avec son avant-garde et cherche le pont de Pen-Esclus pour passer. Sur sa droite en effet, la route est coupée par les marais qui s'étendent jusqu'à Billiers et la seule solution est de franchir ce pont de Pen-Esclus qu'il s'efforce de prendre dès l'aube du 10 juin. Les hommes de Cadoudal ouvrent le feu et les soldats de Rousseau sont immobilisés sur place. Le général bonapartiste cherche alors un autre moyen de passer. Il reflue le long du ruisseau de Saint-Eloi, se dirige vers le nord, jusqu'à l'étang de Pen-Mur dont nous savons que la chaussée est gardée par la légion de Vannes dans sa partie droite et dans sa partie gauche par le bataillon des élèves de Saint-Yves. Il faut qu'il livre combat coûte que coûte et il se décide pour le bas de l'étang qui lui-même fait cinq kilomètres de long en une ligne infranchissable encaissé qu'il est de surcroît par deux lignes de collines abruptes et très élevées. Pour enlever le passage du pont de Pen-Mur, et poursuivre son chemin jusqu'à Bourg-Paul, il se porte alors sur la colline élevée qui surplombe l'étang à l'Ouest et de là avec son artillerie, il bombarde en bas, dans le creux, les élèves de Saint-Yves qu'il estime plus vulnérables et plus à sa portée.

Les élèves qui n'avaient pas encore fait connaissance avec l'artillerie saluaient béatement de la tête à chaque chute des boulets et ceci jusqu'au moment où le barde Le Thiec qui entonnait un chant de guerre, ne peut plus continuer ; un obus déchirant l'air lui fracassant le crâne. Nul n'était plus populaire que le jeune chanteur : la plus grande consternation se répand alors dans les rangs des jeunes élèves : les uns se mettent à pleurer et les autres cessent de tirer. Un vieux sergent, Bertrand, les ramena aux devoirs du moment et leur fit remarquer qu'ils n'étaient pas là pour s'attendrir et avoir des attaques de nerfs. Que serait-ce quand la mitraille balayerait les hommes par douzaines : "allons, face en tête" et les enfants ainsi soutenus déclenchent un feu nourri sur leurs adversaires. Leur capitaine Nicolas qui les encourageait par son exemple est tué d'une balle en plein cœur et le lieutenant Bainvel prend immédiatement le commandement. Ils tiennent tête mais subissent de lourdes pertes : plus de 50 trouvèrent la mort mais ils ne cédèrent pas. Ils auraient tenu leurs positions si importantes jusqu'au dernier, liés par leur serment, si Gamber, alerté par le bruit du combat, n'était arrivé avec ses hommes décrochant depuis Noyal-Muzillac. Rousseau risquant d'être cerné, préféra battre en retraite. Le combat avait duré cinq heures et Gamber, mis en appétit, poursuivit les troupes loyalistes en direction de Vannes, en abattant en quelques minutes autant d'hommes que Rousseau en avait perdu en cinq heures.

Les écoliers, eux, ne poursuivirent pas les bonapartistes : ils n'avaient plus de cartouches, et leur cœur tendre se fendait à la vue des blessés. Cependant si l'attaque foudroyante de Gamber s'était poursuivie, la retraite de Rousseau aurait pu tourner au désastre.

Mais de Sol ne voulut pas exploiter son succès et tourna tous ses regards vers le débarquement de Foleu qui entre-temps devait s'effectuer le lendemain 11 juin.

CHAPITRE III - Le débarquement de Foleux le 11 juin 1815

FOLEUX est aujourd'hui un village très accueillant sur la rive Ouest de la Vilaine, en la commune de BEGANNE - situé à mi-chemin entre l'estuaire et REDON, sa situation, au delà de la ROCHE-BERNARD, en a fait une succursale actuelle du port de plaisance du chef-lieu et reçoit particulièrement au mois de juin et les suivants de chaque année, de petites embarcations dont les voiles toutes déployées éclatent de couleurs sous le beau soleil d'été.

En 1815, le village avait un tout autre aspect : celui d'être une sorte d'escale dans la navigation fluviale propice à des débarquements de marchandises remontées jusque là par de petites barques et prolongeant, depuis PENESTIN leur route au delà de la ROCHE-BERNARD.

On y embarquait aussi les produits des terres environnantes : pommes à cidre, légumes, pommes de terre ou chataigne, dont la destination propulsée jusqu'à REDON pour les marchés, occasionnait en outre par les descentes jusqu'à l'embouchure du fleuve, un mouvement donnant une importance commerciale fort appréciée au petit port occasionnel.

Retiré dans un retranchement de la VILAINE, en contre-bas du château de LEHELEC, sa situation privilégiée dans sa position discrète, ne pouvait qu'attirer et retenir l'attention pour quiconque voulait profiter du mouvement des marées pour transporter depuis la mer toutes les denrées susceptibles d'être acheminées sans ostentation plus avant vers l'intérieur.

Ceci n'avait pas échappé au général SOL de GRISOLLES qui avait établi dès la mi-avril, au château voisin son état-major et qui attendait de la part des Anglais des armes et des munitions pour le ravitaillement de ses troupes.

Et c'est ainsi, que dès le lendemain de la victoire de Muzillac, dans la journée du 11 juin, va pouvoir s'opérer en toute tranquillité le débarquement de FOLEUX et le transbordement des secours en provenance de la flotte anglaise qui croise aux abords de PENESTIN.

Les opérations seront effectuées sous la direction et le commandement de ROHU, l'ancien chef de la flotte de CADOUAL. Une centaine de petites embarcations va effectuer durant toute la journée, au gré des marées, la navette entre l'embouchure du fleuve et le petit port de FOLEUX. La quantité des munitions débarquées et réparties aussitôt, sera très important, chaque soldat touchant une part substantielle de cartouches et de fusils, tandis que pour l'artillerie, et selon une lettre de BIGARRE, le général qui commande les impériaux à RENNES et adressée à son collègue le Général DAVOUT, le nouveau ministre de la Guerre nommé par NAPOLEON, il est parlé d'une dotation supplémentaire de cent canons.

Ainsi dotée, l'armée de GRISOLLES va pouvoir désormais continuer les combats entre les troupes impériales toujours en place, mais les pertes en hommes de part et d'autre vont s'avérer parfaitement inutiles. On se battra jusqu'au 9 juillet dans le MORBIHAN, alors que depuis le 18 juin précédent, sur le plan militaire le sort de NAPOLEON est définitivement réglé par sa défaite de WATERLOO, face à toute l'EUROPE recoalisée contre lui. La nouvelle de sa deuxième abdication ne sera connue officiellement que vingt jours plus tard à VANNES, et LOUIS XVIII, en retrouvant son trône, fera cesser tous les combats locaux qui ne servent plus à rien : trois semaines de guerre pour rien ... avec des morts et des blessés inutiles.

Le débarquement de FOLEUX n'aura donc été qu'un épisode de cette petite CHOUANNERIE de 1815, mais il était bon cependant d'en marquer le souvenir, ne fut-ce que pour la petite HISTIOIRE ... Et puis, c'est un point d'histoire des environs de la Roche-Bernard qui est bien peu connu et qui méritait de l'être davantage.